



CLASSIQUES  
GARNIER

NOIRFONTAINE (Françoise de), COTTRET (Monique), « Préface », *Croire, souffrir et résister. Lettres de religieuses opposantes à la bulle Unigenitus adressées aux évêques Charles-Joachim Colbert de Croissy et Jean Soanen 1720-1740*, p. 5-9

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12311-8.p.0007](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12311-8.p.0007)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2009. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## PRÉFACE

La religieuse n'est pas un personnage littéraire. Pourtant à y regarder de plus près, on peut se demander si la religieuse janséniste n'a pas franchi le pas. Montherlant est bien entendu le principal responsable de cette étrange transgression. Mais comment ne pas sentir le souffle de la tragédie dans la réalité même, les derniers jours, les heures ultimes du monastère de Port-Royal ? Le pape, l'archevêque de Paris, et Louis XIV rassemblent leurs forces, conjuguent leurs pouvoirs, et lancent la foudre de leur autorité pour éliminer la résistance... d'une vingtaine de religieuses au bord du trépas ! C'est en effet au moment où le monastère ne résonne plus que des offices des morts, alors que son temps de gloire semble effacé, que le pape Clément XI, sollicité par le Roi soleil, a fulminé une bulle « pour que le nid où l'hérésie jansénienne avait pris de si pernicieux accroissements fût entièrement ruiné et déraciné ». Le 29 octobre 1709 le lieutenant de police et 200 archers procédèrent à l'enlèvement des dernières religieuses. Soumises, elles ne reniaient rien cependant, persuadées que lorsque l'on est uni à Dieu, Port-Royal est partout. Le monastère vide devenant lieu de pèlerinage, le roi le fit raser deux ans plus tard. Les morts de cette ancienne nécropole furent jetés dans une fosse commune. Rarement succès fut plus illusoire. Les vaincues de l'histoire, les vieilles religieuses devaient gagner la bataille de la mémoire.

Pour les historiens, cet acte d'ultime résistance et de soumission rebelle a longtemps été considéré cependant comme une fin. Les religieuses étaient rentrées dans un silence dont elles n'auraient jamais dû sortir. Seul Michelet évoque rapidement dans sa *Révolution française* la continuité de la longue répression contre les jansénistes au XVIII<sup>e</sup> siècle « oubliés de tous, excepté de l'autorité pagano-chrétienne, qui exerce sur eux, à l'insu du monde, la plus lâche persécution ». Pour le grand historien romantique cette persécution est vraiment « lâche » car elle s'en prend « surtout aux femmes, aux dernières sœurs jansénistes » et « les fait mourir à petit feu ».

Ces « dernières sœurs », le magnifique travail de Françoise de Noirfontaine les ressuscite avec bonheur. Longtemps on les a crues muettes. Certes la gazette janséniste des *Nouvelles ecclésiastiques* relatait bien assez régulièrement les misères de telle ou telle religieuse isolée et tracassée au fin fond d'un couvent hostile dans une province lointaine. Mais qui s'en préoccupait ? Journal de « parti », officine clandestine de propagande, les *Nouvelles ecclésiastiques* étaient d'emblée dévalorisées. C'est en lisant au jour le jour, ligne à ligne, le journal janséniste, dans une bibliothèque de Port-Royal qui avait alors encore une température hivernale digne d'un couvent, que j'ai rencontré Françoise de Noirfontaine. Nous partagions une même conviction : les *Nouvelles* présentent bien leur vérité et interprètent les fait à l'aune de leurs convictions. Mais chaque fois qu'une erreur s'est glissée sur une date, un lieu, une personne, le journal publie un rectificatif, avec un sérieux que l'on aimerait rencontrer plus souvent...

Pour avoir confronté le récit donné par les *Nouvelles* de l'arrestation d'un certain nombre de curés jansénistes et les sources de police relatant les mêmes événements, j'avais été frappée par les convergences. Du côté *propagande* les *Nouvelles* présentent les curés victimes de l'arbitraire comme les premiers chrétiens allant calmement aux lions. Mais si le journal dit que cent personnes étaient là et pleuraient, que trois femmes se sont précipitées sous les roues du carrosse pour faire obstacle à la déportation, que des ouvriers présents incidemment sur les lieux du drame ont menacé les archers du roi... les sources de police confirment. Souvent d'ailleurs les relations policières grossissent l'ampleur de la résistance sans doute pour mieux souligner la difficulté du métier.

Quand Françoise de Noirfontaine, qui s'intéressait à la spiritualité féminine et au monde religieux au féminin, cet univers du silence et de l'oubli, a évoqué la possibilité d'en dresser un inventaire au travers des échos éparpillés dans les *Nouvelles*, j'ai été immédiatement enthousiasmée. Ce travail minutieux, austère, d'une incontournable monotonie, qui en aurait découragé beaucoup, n'a cependant pas suffi à Françoise de Noirfontaine. Elle avait comme moi appris de René Taveneaux que la clef de bien des questions posées par les jansénistes du XVIII<sup>e</sup> siècle se trouvait dans la diaspora hollandaise. C'est donc à Utrecht que Françoise de Noirfontaine a retrouvé les lettres des religieuses aux évêques jansénistes, les relations de leurs persécutions, les actes d'appels, tous ces manuscrits qui permettent de reconstruire, avec les trames de la répression, une sensibilité religieuse au féminin.

Des centaines de religieuses, au moins, ont suivi le modèle des moniales récalcitrantes de Port-Royal. Le vaste mouvement de l'appel à un concile général contre la bulle *Unigenitus*, considérée comme une erreur du pape, a atteint même les couvents féminins. Les correspondances, les récits de vie, publiés ici par Françoise de Noirfontaine, sont un écho de ces pauvres voix étouffées par l'Église, la relative indifférence du monde, et la longue myopie de l'historiographie pour laquelle le XVIII<sup>e</sup> siècle ne pouvait être religieux.

Avec prudence, distance, et la dose de sympathie indispensable, Françoise de Noirfontaine rappelle les violences subies par ces femmes. À Castellane, en novembre 1728, les portes du couvent sont enfoncées, deux religieuses sont enlevées, et ce n'est qu'un triste épisode dans le long calvaire des visitandines. Les méthodes sont souvent les mêmes, soit les religieuses contestataires sont isolées dans leur monastère progressivement asphyxié, soit on enlève les « meneuses » pour les enfermer dans des monastères hostiles où chacune des religieuses « acceptantes » s'emploie charitablement à transformer leur quotidien en enfer. Résorber, étouffer, tarir, éteindre la révolte, tel est le langage des autorités religieuses et politiques. Tous les moyens sont bons. L'abbesse Olympe de Châtillon tient tête à l'évêque d'Orléans en octobre 1726 ; le 5 juin 1727 l'évêque revient avec des commissaires nommés par le roi. L'abbesse est accusée de mauvaise gestion. Il lui faut beaucoup de cran pour refuser de signer un texte qui la compromet astucieusement. Dans ce cas, les quatre constitutionnaires, acceptantes de la bulle ou constitution *Unigenitus*, quittent le couvent et les opposants restent maîtresses des lieux, mais sans possibilité de recrutement et surtout privées de sacrements. En général, les religieuses privées de sacrements perdent également leurs charges et responsabilités dans la communauté, comme leur voix active et

passive dans les élections. En 1740, trois malheureuses bénédictines racontent leur misérable vie : l'évêque de Poitiers les a privées de sacrements, de sépulture en terre sainte, de tout contact avec leur famille, leurs confesseurs et le clergé appelant, mais aussi de liberté d'écrire, de donner leur voix au chapitre... Elles ont même dû abandonner leur place dans le chœur où elles avaient la consolation de jeter les yeux sur le sanctuaire. On leur reproche d'être rebelles et insensibles au fait d'être privées de sacrements. Les carmélites de Toulouse ont subi les avanies ordinaires ; privées de sacrements en 1727, elles ont été dégradées, calomniées, humiliées, et pour comble de malheur, on leur impose de manger gras et de prendre de la viande au moins trois fois par semaine. Le prétexte d'une telle entorse à leur règle est que leur cerveau est dérangé car « creux et faible » il a besoin de nourriture consistante. Mépris et méchanceté, misogynie et fausse sollicitude, rien ne leur a été épargné.

Françoise de Noirfontaine s'est également attachée à restituer des parcours individuels, des fragments de récits de vie souvent touchants. La sœur Charlotte de l'hôtel-Dieu d'Orléans fut d'abord une acceptante sans histoire ; tombée gravement malade en 1734, elle est soignée avec dévouement et tendresse par des sœurs opposantes, avec lesquelles pourtant elle n'avait pas été très compatissante, au point de contribuer à leur faire endurer diverses vexations. En novembre 1735, elle eut une sorte de révélation et passa à l'opposition. Transférée alors à l'hôpital de la ville, elle fut soumise à un isolement total, dans une chambre noire et sans cheminée. C'était une pauvre sourde et muette qui lui apportait ses maigres repas. Ni sa mère, ni son médecin ne pouvaient la voir. Marie-Scholastique, exilée chez les ursulines d'Amboise, vit depuis douze ans dans une communauté acceptante. Sa lettre du 8 mars 1739 décrit toutes les avanies subies ; elle résiste à tout, mais craint de faiblir au moment de la mort, ou bien de laisser croire qu'elle a faibli. Cette perspective la torture car de tous côtés elle se sent coupable. On lui impose de ne pas respecter les règles de son ordre, on l'empêche de jeûner, on la contraint à gérer sa pension alors qu'elle a fait vœu de pauvreté absolue, pour se défendre elle doit rencontrer secrètement des « amis de la vérité », mais là encore c'est contre la règle. Elle se croit en état de péché mortel. Elle avoue enfin un subterfuge, sur lequel elle s'interroge encore. Pour pouvoir approcher les sacrements, elle a volé l'habit des ursulines. N'est-ce pas un nouveau péché mortel ?

Cette anxiété se retrouve chez Marie-Anne de Sainte-Cécile, bénédictine de Notre-Dame du Calvaire à Orléans, elle écrit en 1728 : « Le plus fort de ce que j'appréhende est la privation des sacrements, surtout celui de la confession parce que je ne puis être plus d'un mois sans m'en approcher, sans être dans un dérangement entier jusqu'à abandonner la pratique de mes devoirs [...]. J'aurais besoin de paix à l'extérieur, étant toujours troublée au-dedans sur ma vie passée, ne pouvant espérer que je suis du petit nombre des élus à cause des répugnances générales que je sens dans la pratique du bien [...]. La seule vue des peines de l'autre monde me font agir... ».

Les moribondes ne sont évidemment pas épargnées ; pour les sauver au moment suprême on fait le plus souvent appel à leur famille. Menacées dès que la maladie s'annonce, elles sont progressivement encerclées par tout ce que le couvent peut contenir de bullistes patentées. Les derniers moments sont

de terribles affrontements. Mélanie-Augustine du Vignaud des Vories confesse sa crainte en 1738 : « Mais, Monseigneur, ce qui m'a étrangement frappée, c'est la pensée qu'à la mort nous serons livrées à ces satellites de la constitution. Ce n'est pas le refus des sacrements et de la sépulture ecclésiastique que je crains mais de n'avoir alors que des gens qui au lieu d'exciter en moi la confiance en Dieu dont on a tant besoin dans ces terribles moments » ne parleront « que de la constitution, d'enfer, de damnation, de sacrilèges et si la tentation, le démon se joint à ces gens, je serai renversée moi qui ne suis qu'un faible roseau ».

Nous ne pouvons multiplier les citations, il faut suivre Françoise de Noirfontaine dans le tableau nuancé, précis, documenté de ces engagements et des malheurs qu'ils suscitent. Les religieuses contestataires ont été localisées par diocèses, par ordres et congrégations, comptées, répertoriées, leurs écrits les plus représentatifs sélectionnés. Nous retrouvons ces psychologies de scrupuleuses, leurs angoisses, les replis torturés de leur conscience. Avec beaucoup de finesse et de retenue, Françoise de Noirfontaine présente cette spiritualité tendue, tragique, parfois hésitante et fragile, souvent obstinée, voire un peu chicanière.

Nous reconstruisons également grâce à elle un peu de la vie quotidienne au couvent. Une religieuse demeurée anonyme raconte comment, en 1729, une communauté de carmélites a été dénoncée par une espionne, la sœur Françoise. Le portrait qui en est donné ne manque pas de talent, même s'il n'est pas très charitable : « C'était une fille de la campagne qui n'avait été élevée qu'à mener les bœufs et les charrues et qui n'avait pas étudié assurément les matières qui font aujourd'hui le sujet des disputes ; elle fit sa profession dans cette maison au mois d'août de l'année 1717, elle paraissait une bonne fille simple et capable de remplir les devoirs d'une sœur du voile blanc. » Ne nous y trompons pas en effet l'inégalité sociale ne disparaît pas derrière les grilles des monastères. Mais cette pauvre fille devient l'esclave et la favorite d'une mauvaise supérieure, et donc l'espionne de la communauté. Enfin elle dénonce la communauté à l'extérieur avec l'aide d'une postulante et du jardinier. Ce récit extrêmement vivant permet de retrouver des situations cocasses. Car dans ce drame le tragique est souvent proche du dérisoire.

Mais ce monde n'était pas si clos. Les familles, les autorités suivaient les batailles livrées à l'intérieur des couvents. Les enlèvements nécessitaient une importante infrastructure. Les *Nouvelles ecclésiastiques* rapportaient de nombreux esclandres, et nous savons qu'elles étaient lues bien au-delà des milieux jansénistes. La persécution des religieuses jansénistes a contribué à détacher nombre de catholiques du monde régulier.

Ajoutons un nouveau témoignage à ceux collectés par Françoise de Noirfontaine. « Quand on me demandait si j'étais soumise à la constitution, je répondais que je l'étais à l'Eglise ; si j'acceptais la Bulle, que j'acceptais l'Évangile [...]. Quand on ne pouvait me trouver en faute, on m'en supposait : on me donnait à la fois des ordres incompatibles, et l'on me punissait d'y avoir manqué ; on avançait les heures des offices, des repas : on dérangeait à mon insu toute la conduite claustrale, et avec l'attention la plus grande, je me trouvais coupable tous les jours... » Que Françoise de Noirfontaine me pardonne, cette religieuse-là n'est pas très catholique, puisque le lecteur averti aura reconnu la sulfureuse

héroïne de Diderot. Baculard d'Arnaud ou La Harpe avec sa *Mélanie* ont donné au théâtre des héroïnes religieuses qui ne verront le jour qu'en 1790. La religieuse est devenue un personnage de théâtre. De 1790 à 1793, les scènes parisiennes représentent les drames vécus dans des couvents féminins inhumains, cela devient même un genre « les couvents », qui connaît un grand succès populaire, alors que les critiques sont vite lassés. *Les rigueurs du cloître*, drame lyrique en deux actes et en prose de Fiévée et Berton représenté 44 fois entre 1790 et 1792, raconte les malheurs de Lucile qui doit disparaître à tout jamais dans une cellule-oubliette, lorsque paraît un officier de la Garde nationale qui annonce le décret de l'Assemblée nationale autorisant les religieuses à rompre leurs vœux...

Nous sommes en apparence bien loin des religieuses appelantes, et nous avons oublié ces religieuses révolutionnaires. En matière de drame lyrique Bernanos et Poulenc ont redonné à la religieuse son visage de victime. Mais le passage par Diderot montre à quel point les récits de persécution des religieuses jansénistes ont marqué la conscience du siècle. Les moniales de Port-Royal sont devenues des symboles de la liberté de conscience, les religieuses appelantes participent à la lutte contre l'arbitraire ; le cloître, l'*in pace*, l'oubliette, la prison d'État sont devenus les représentations d'un Ancien Régime détesté. Les *Nouvelles ecclésiastiques* contestent l'interdiction des vœux par l'Assemblée constituante, mais rappellent que si les bullistes n'avaient pas persécuté les meilleurs des religieuses, on n'en serait jamais arrivé là...

Monique Cottret  
Professeur d'histoire moderne – Paris X-Nanterre